

« Nora, Nora, Nora ! », la métamorphose d'une femme au théâtre de la Tempête

Critique

En s'inspirant d'Une maison de poupée, Elsa Granat orchestre la rencontre entre Nora, l'héroïne de la pièce de Henrik Ibsen, et de jeunes comédiens et propose un éclairage résolument contemporain sur le féminisme par la grâce d'une réécriture vivifiante et acérée. À découvrir jusqu'au 31 mars au théâtre de la Tempête.



Aux côtés de sa complice Laure Grisinger, Elsa Granat nous avait déjà impressionnés avec *Le Massacre du printemps* en 2017 et *King Lear Syndrome* en 2022, interrogeant le poids du patriarcat, son héritage et la façon dont les femmes s'en libèrent... ou pas. Elle nous subjugue une fois encore en s'attaquant cette fois à l'une des œuvres maîtresses de Henrik Ibsen (1828-1906), *Une maison de poupée*, dans une version très personnelle, entrelaçant habilement la pièce écrite en 1879 avec une réflexion sur le féminisme à l'heure de #MeToo.

14 jeunes acteurs et deux actrices septuagénaires

Pour cette aventure audacieuse et réussie, elle a embarqué 14 jeunes acteurs, tous issus de l'Esad (École supérieure d'art dramatique de Paris), qui jouent en alternance sept personnages. Il faudrait tous les citer tant ils s'emparent avec une énergie folle et une profonde maturité de ce drame ancré dans le XIXe siècle pour mieux le transcender et en apporter leur propre vision d'enfants du XXIe siècle. Ils sont accompagnés par deux actrices septuagénaires, non professionnelles, un contrepoint générationnel qui sonne juste.

Mariée depuis huit ans à Torvald Helmer, un directeur de banque, père de ses trois enfants – Bob, Tamar et Emy –, Nora se plie avec abnégation à ce bonheur familial pour l'amour d'un mari qui l'infantilise pourtant, l'appelant de noms d'oiseaux sans cervelle, « *mon alouette* », « *mon étourneau* », « *ma linotte* »... Pour le sauver d'une maladie pulmonaire à l'issue fatale, elle doit l'emmener se reposer à Naples. Sans argent personnel, elle travaille nuit et jour pour amasser la somme nécessaire (elle coud, elle copie des textes), puis finit par l'emprunter à l'avocat Krogstad, à l'insu de son mari, et commet un faux en écriture... Un secret farouchement gardé qu'elle se verra obligée de dévoiler quand son débiteur la fera chanter...

La pétrification d'Ibsen

C'est Ibsen en personne qui ouvre le bal. Sur une immense bâche blanche, l'écrivain, en complet veston marron et montre à gousset, est juché sur un piédestal, toisant le monde en souriant. De jeunes femmes munies de pinceaux le recouvrent d'une peinture tout aussi blanche, maculant jusqu'à ses lunettes, sa barbe, ses cheveux. La musique entêtante du tube italien des années 1970

Felicita, et de mystérieux bruits de rouages métalliques accompagnent la pétrification du génie des lettres norvégiennes...

Changement de décor avec l'entrée en scène de l'héroïne. La bâche est retirée, un tapis déroulé, des meubles en bois sombre recouverts de plastique transparent sont disposés, un buffet, des fauteuils, un guéridon. On est dans l'Ehpad où une Nora à la mémoire défaillante serre un coussin dans ses bras. Ses enfants la revoient après des années d'absence, chacun cherchant la mère qu'elle fut, certains désarçonnés de ne pas être reconnus, d'autres masquant mal leur colère. Sa fille aînée Tamar hurlant : « *On peut savoir pourquoi tu nous as abandonnés ?* »

La femme-enfant

Elsa Granat alterne dans une mise en scène fluide, faite de ruptures de rythme parfaitement maîtrisées, plusieurs niveaux de narration et navigue avec aisance entre le XIXe et le XXIe siècle, se libérant ainsi du cadre de la pièce originelle. Elle se place d'abord du point de vue des enfants qui tentent de comprendre le geste terrible, radical de leur mère, cette femme bienveillante, qui semblait les aimer. Et qui pourtant, un soir, a quitté le domicile conjugal pour ne jamais revenir. Ils convoquent leurs souvenirs, se revoient dans ce salon bourgeois où ils vivaient en famille, courir, se battre, se poursuivre dans une scène au réalisme joyeux et touchant.

Puis elle se tourne vers Nora, la regarde vivre, en tant que mère et en tant qu'épouse. Incarnée par plusieurs comédiennes, elle dévoile sa personnalité complexe, prenant peu à peu conscience du carcan dans lequel elle est prisonnière. Enfin, elle se soucie de Torvald, engoncé dans son rôle de mari, qui ne comprend pas plus que ses enfants la décision de sa femme. Même quand il finit par apprendre le sacrifice qu'elle a fait pour le sauver, d'abord incrédule, puis furieux, il se dit prêt à lui pardonner... à condition qu'elle redevienne sa femme-objet, sa poupée.

Cette ronde des points de vue savamment orchestrée finit par broser par petites touches le portrait d'une femme sacrifiée sur l'autel du patriarcat, héroïne magnifique de douleur et d'abnégation. « *J'ai été joyeuse. Notre foyer n'a été qu'une cour de récréation. Ici j'ai été ton épouse poupée, tout comme à la maison j'étais l'enfant-poupée de papa. Et mes enfants à leur tour ont été mes poupées. Voilà ce qu'a été notre mariage, Torvald.* »

Laurence Péan

Jusqu'au 31 mars. Rens. : 01.43.28.36.36 et la-tempete.fr